

Famille, je vous hais!
La dernière fugue de Léa Pool

Pierre Barrette

Number 146, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2010). Review of [Famille, je vous hais! / *La dernière fugue de Léa Pool*]. *24 images*, (146), 55–55.



Famille, je vous hais !

par Pierre Barrette

© Les films Séville. Photo Patrick Müller

Léa Pool, après des débuts dans le long métrage de fiction marqués par sa voix singulière et une forte vision d'auteur, s'est peu à peu installée dans un registre moins personnel et parfois plus convenu, dont témoignait, entre autres, son dernier opus, *Maman est chez le coiffeur*. Ce film, après *Le papillon bleu* (destiné au jeune public), exploitait le thème de l'enfance un peu comme *Lost and Delirious* développait celui de l'adolescence – c'est-à-dire sans trop de conviction, avec talent et professionnalisme mais sans la précision et la vigueur qu'on ressentait dans *Emporte-moi*, sa meilleure réalisation de la dernière décennie. *La dernière fugue*, adapté du roman *Une belle mort* de Gil Courtemanche, poursuit dans la veine familiale ; et même s'il ne s'agit pas d'un film aussi maîtrisé qu'on pourrait le souhaiter, Pool y compose un univers complexe – celui d'une famille québécoise « typique » qui doit faire face au vieillissement et à la maladie des parents – qu'elle décrit de l'intérieur avec une *maestria* certaine, s'appuyant notamment sur la performance tout à fait exceptionnelle de Jacques Godin en vieil homme malade et égoïste, un portrait qui risque fort de faire date dans le cinéma québécois.

Le film nous plonge d'emblée, dès les premières minutes, au beau milieu d'une fête de Noël en famille, avec son brouhaha caractéristique, les enfants qui jouent et courent, les adultes qui s'affairent et bientôt les vieilles récriminations qui font surface, les querelles larvées qui n'éclatent pas encore mais sourdent, reconnaissables au détour d'une remarque, d'un regard, d'une exclamation

un peu appuyée... C'est là la grande force de ce film : rendre transparent et explicite un large sous-texte sans en avoir l'air, évoquer par de menus détails un cadre que le spectateur d'instinct reconnaît aussi comme le sien tellement sont justes les réparties et universelle, dans une large mesure, la situation ainsi décrite. Grâce à l'acuité de son regard et à la finesse de son écoute, Pool accède ainsi à une sorte de naturalisme, qui est la respiration propre de son film et le moyen qu'elle se donne pour camper le drame à venir.

Le drame en question, c'est celui du père qui, atteint de Parkinson et pour cette raison – mais pas seulement celle-là, on le comprendra assez rapidement – se trouve isolé au milieu des siens ; ce que l'on ressent au départ comme une mise en retrait un peu brutale nous apparaît vite largement justifié : non seulement il a de la difficulté à se tenir à table (il mange malproprement, et de surcroît des aliments que son état ne lui permet pas), mais l'homme est une brute sans cœur, qui apostrophe ses propres enfants par leur titre professionnel plutôt que par leur nom et les ridiculise ouvertement aussitôt qu'il en a l'occasion. C'est là un aspect très intéressant du scénario, lequel évite habilement les écueils annoncés par son sujet et propose, là où on attendait une victime et beaucoup de bons sentiments, un personnage beaucoup plus complexe, une sorte de monstre d'égoïsme, un *self made man* cultivé mais déçu par la vie et amer face à sa propre déchéance. Le portrait qu'en compose Jacques Godin laisse coi, tellement la virtuosité de son jeu s'accorde aux nuances d'une personnalité qui change

au gré des épisodes du film, à mesure en fait que son désir de mourir trouve des échos plus concrets.

Malheureusement, dès qu'on approche du terme du film et que se concrétise le dénouement attendu – le titre déjà nous avait renseignés la-dessus – les choses se gâtent sensiblement. En outre, la direction photo de Pierre Mignot, très juste dans les scènes de fêtes et d'intimité familiales, tourne à la caricature à l'occasion des séquences en *simili* Super 8 qu'il nous sert comme autant de flash-back nostalgiques (il faudra bien que ce tic extraordinairement répandu se termine un jour). Et puis il y a cette fin que rien ne justifie : la mère, dont on comprend certes la grande fatigue et le goût d'en finir avec une situation intenable, nous a été présentée tout au long du film comme bien en vie, heureuse même, et surtout très peu encline à partager les desseins de son mari acariâtre. Sa décision soudaine de mourir en même temps que lui, d'une manière aussi dramatique et peu crédible, ne s'explique donc que par une volonté de poétiser à outrance la clôture d'un récit qui n'en avait pas besoin – du moins peut-on l'affirmer à propos du film : peut-être le roman appelait-il un tel dénouement – et qui se trouve donc rétrospectivement à perdre un peu de la cohérence et de la justesse qui faisaient sa force. 

Québec-Luxembourg, 2010. Ré. et scé. : Léa Pool, d'après *Une belle mort* de Gil Courtemanche. Ph. : Pierre Mignot. Mont. : Michel Arcand. Mus. : André Dziejuk, Marc Mergen. Int. : Yves Jacques, Jacques Godin, Andrée Lachapelle, Aliocha Schneider. 91 minutes. Prod. : Lyse Lafontaine et Nicolas Steil. Dist. : Les films Séville.

Sortie : 26 février 2010